ISABELLE ET GERTRUDE,

OU

LES SYLPHES SUPPOSÉS;

COMÉDIE

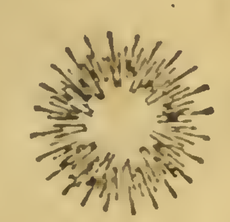
EN UN ACTE, MESLÉE D'ARIETTES;

Par M. FAVART.

La Musique est de M. BLAISE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, Ordinaires du Roi, le 14 *Août* 1765.

Le Prix est de 24 sols avec la Musique.



A BRUXELLES,
Chez JJ. BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire
ruë de l'Hôpital.

M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilége.



A MONSIEUR

DE VOISENON,

L'UN DES QUARANTE

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

O Mon ami! le meilleur des amis! ce n'est point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos distinctions que je rends hommage: c'est à vous-même; c'est à votre cœur, supérieur encore à votre esprit; c'est à cette amitié pure & solide qui fait mon bonheur, & que je préfere à tout, à la gloire même.

FAVART.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage : je n'en dois le ſuccès * qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'idée. Une ſeule étincelle de ſon génie ſuffit pour animer ; c'eſt le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette*, n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* *Monſieur de Voltaire.*

ACTEURS.

DUPRE',	Mr. Caillot.
DORLIS,	Mr. Clerval.
Madame GERTRUDE.	Me. Favart.
ISABELLE,	Me. La Ruette.
Madame FURET,	Me. Berard.

AMBROISE, *Jardinier, qui ne paroît point.*

La Scene eſt dans la maiſon de Madame Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE,

COMEDIE.

Le Théâtre représente un Jardin agréable; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais; ces portes qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Sallon meublé avec élégance, on y découvre une Toilette & deux Siéges. Il y a une porte secrette qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune qui est dans son plein, paroît audessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystere dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

DORLIS, *de joie & de crainte.*

LE cœur me bat de crainte & de joie de quel côté tourner?.... Si je sçavois le réduit qu'elle

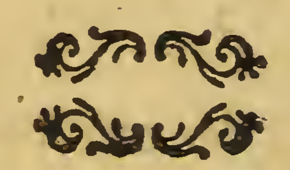
habite .... ſi je ſçavois .... je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Raſſûrons-nous. Quoiqu'il ſoit encore de bonne heure, tout le monde doit être déja retiré dans une maiſon auſſi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur ſenſible, agité d'une douce inquiétude.

ARIETTE : N°. I.

O nuit, charmant nuit! ſoit propice à l'Amour;
Et tu ſeras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.
Dormez, dormez, cœurs inſenſibles,
Et laiſſez-nous jouir des plus heureux momens.
O nuit! ſous tes ombres paiſibles,
Aſſoupis les Jaloux, éveille les Amans;
Attire en ce lieu ſolitaire
L'objet de mes plus chers deſirs:
Cache l'Amour & ſes plaiſirs
Sous le voile épais du myſtere.
Mon cœur languit dans la ſouffrance.
Quels maux on éprouve en aimant!
Mais je préfere mon tourment
Au néant de l'indifférence.
O nuit, &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres: ſi j'y montois pour découvrir....

(Il monte ſur un arbre.)



SCENE II.

DORLIS, DUPRE'.

DUPRE', *dans le Pavillon, ouvre les portes, regarde une Pandule, & dit :*

Il n'eſt que neuf heures & demie. Il n'eſt pas ſi tard que je penſois.

DORLIS, *ſur l'arbre.*

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRE'.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge : *les Penſées de Sénèque.* La morale s'accorde toujours avec le deſir de plaire.

DORLIS.

Deſcendons.

DUPRE'.

Quel eſt cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours ? *l'Androgyne de Platon, ou maximes intellectuelles qui prouvent que le véritable amour conſiſte ſimplement dans l'union des ames.* Au diable ſoit l'ouvrage ; il n'a rien de ſolide. *Notes ſur le Comte de Gabalis, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des ſubſtances Aériennes.* On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, *à part.*

Je vois ici de la lumiere.

DUPRE', *à part.*

J'entends du bruit.

DORLIS, *à part.*

C'eſt un homme.

DUPRE'.

C'eſt elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant ſe ſauver, renverſe une chaiſe de jardin.*)

DUPRE'.

Qui va là ? Que vois-je ? c'eſt Dorlis.

DORLIS.

C'eſt vous, mon oncle Dupré ?

DUPRE'.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRE'.

Commence par me répondre. (*à part.*) Vient-il pour m'eſpionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude eſt-elle là ?

DUPRE', *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime ſa fille.

DUPRE', (*à part.*)

Il me raſſûre. (*haut.*) Tu aimes ſa fille ? Ah ! je ſçavois, je ſçavois bien ; & c'eſt pour te ſurprendre que je viens ici tous les ſoirs.

DORLIS.

Tous les ſoirs ? pour me ſurprendre ? Allons, allons,

mon oncle, cela ne ſe peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'eſt la premiere fois que je me hazarde.....

DUPRE'.

Comment as-tu pû t'introduire?

DORLIS.

Après avoir aſſayé inutilement pluſieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureuſement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'eſt rencontrée toute juſte, toute juſte.

DUPRE'.

C'eſt une des clefs de ma Bibliotheque; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre Bibliotheque?

DUPRE'.

Rends-la moi tout à l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon Oncle; mais...

DUPRE'.

Allons, allons, va-t-en; mais, non, non, reſte.. *(à part)* J'ai encore le tems de l'interroger... *(haut.)* Iſabelle eſt-elle d'intelligence?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé: vous ſçavez qu'elle ne ſort point ſans ſa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRE'.

Il eſt vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Iſabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

DUPRE'.

Tu n'es qu'un petit ſot.

DORLIS.

Ménagez le terme. On n'eſt point ſot à vingt ans.

DUPRE'.

Et tu crois qu'Iſabelle ?....

DORLIS.

AIR.

De ſa modeſte Mere
Elle a ſaiſi le goût.
L'œil perçant du myſtere
Ne voit rien, & voit tout.
Ses timides prunelles,
Ses gliſſant de côté,
Lancent des étincelles
De pure volupté.

DUPRE'.

Hon, hon,

DORLIS.

Doucement tourmentée
De ſes quinze ou ſeize ans,
Tendrement agitée
De ſes tranſports naiſſans;
Ne penſant point encore,
Mais cherchant à penſer;
D'un deſir qu'elle ignore
Elle ſe ſent preſſer.

DUPRE'.

Hé bien?

DORLIS.

Lorſque je ſuis près d'elle,
Je la vois qui rougit.
Son embarras décele
Que le Panchant agit.

N'eſt-il donc pas poſſible
Qu'elle approuve mon feu?
Pour une ame ſenſible,
Rougir eſt un aveu.

DUPRE'.

Oui-dà!

DORLIS.

Quand les yeux ſe répondent,
Ce langage eſt bien sûr.
Quand leurs traits ſe confondent:
Il n'eſt plus rien d'obſcur.
Nos paupieres baiſſées,
Nos regards n'en font qu'un;
Ames, cœurs & penſées,
Alors tout eſt commun,

DUPRE'.

Il a raiſon... (*Haut.*) Mais qu'eſperes-tu?

ARIETTE.

Téméraire!
Tu n'y penſes pas.
Hélas! hélas!
Que vas-tu faire?
Reſpecte d'innocens appas.
Téméraire!
Tu n'y penſe pas.
Hélas! hélas!

Quel eſpoir te conduit?
Tu vas affliger une Mere,
Une Mere ſi chere.
De tous ſes ſoins veux-tu ravir le fruit?
Pourquoi troubler la paix d'une famille?
Tu ſuis dans l'air
Un éclair
Qui brille,

Et tu ne vois pas,
Hélas!
Des abîmes sous tes pas.
Téméraire! tu n'y penses pas.

DORLIS.

Calmez-vous. Mes vûes sont légitimes, & l'amour le plus pur le plus constant....

DUPRE'.

A quoi ton amour te servira-t-il? Madame Gertrude destine sa fille à une retraite perpétuelle.

DORLIS.

Ah? quel dommage! Et vous souffririez?...Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Madame Gertrude!

DUPRE'.

Moi! que veux-tu dire?

DORLIS.

Eh! la, la. J'aime, & je me connois en Amans: vous n'êtes pas ici pour rien.

DUPRE'.

Tu penses que l'honnête Madame Gertrude?....

DORLIS.

Les femmes honnêtes sont plus sensible que les autres.

DUPRE'.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle dessein de plaire? Vois avec quelle simplicité elle est mise.

DORLIS.

ARIETTE.

Oui, oui; le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.

L'art est de cacher l'art; c'est le moyen de plaire,
C'est le point nécessaire.
Il faut la voir
Cette Dame Gertrude;
C'est un miroir
Pour une Prude.
Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.
Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses;
S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,
Et ménage des jours, des jours de volupté,
Le blanc, le noir... l'œil en est enchanté.
Ainsi l'on voit, dans un bocage sombre,
Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.
Oui, oui; le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.

DUPRE'.

Tais-toi, petit coquin; tu en sçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il est vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, sans qu'elle le sçache; mais tiens, je n'en suis pas plus heureux: c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déja qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge; une Prude, qui n'est point médisante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une aversion pour tous les hommes.

DORLIS.

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

DUPRE'.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singuliere! ma foi, mon oncle, si j'étois à votre place...

DUPRE'.

Laisse faire, je ne désespere pas d'être bientôt son mari: va-t-en; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même: mais laisse-moi agir; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS.

Oh! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet? On dit que..

DUPRE'.

Tà tà, on dit, on dit; je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez y garde, c'est l'espion du quartier: elle est de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE, *sans être vû.*	DUPRE'.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
		On frappe.	On sonne.	
Holà, holà!	Qui va là? qui va là?			N'ouvre à personne.
Holà, holà!	On y va, on y va.			
		Quel embaras!	Quel embaras!	N'ouvre donc pas.
Ne tardez pas	Je suis là bas.			

(Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumiere.)

SCENE III.

Me. GERTRUDE, Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'Est vous, madame Furet : vous allarmez toute ma maiſon. Qui vous amene ſi tard ?

Madame FURET.

Si tard ? il n'eſt pas encore dix heures ; c'eſt le tems de la promenade, & nous avons juſqu'à minuit.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que vient-elle faire ici ? *(haut.)* Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure ; & vous avez bien vû que mon vieux jardinier a été obligé de ſe relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en ſuis bien fâchée pour votre vieux jardinier ; mais il eſt des cas....

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle hiſtoire ſcandaleuſe ?

Madame FURET.

Très-ſcandaleuſe, je vous en aſſure.

Madame GERTRUDE.

Eh ? Madame, pourquoi s'embarraſſer des affaires d'autrui ? n'avons nous pas aſſez des nôtres ?

Madame FURET.

ARIETTE.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
Vous ne pouvez vous diſpenſer
De ſeconder l'exactitude,
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude,
Vous ne pouvez, ſans bien penſer,
De ce devoir vous diſpenſer.

Car c'eſt enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je viens,
Que je cours, que j'agis, que je veille,
Je viens d'apprendre, à l'inſtant,
Un ſecret important:
Je vais vous le dire à l'oreille.
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

RECITATIF.

Pour ſuivre un Amant téméraire,
Une jeune Penſionnaire
A ſauté les murs du Couvent;
On l'a priſe avec ſon Galant.

DUO.

Madame GERTRUDE.

J'entends, j'entends; il faut ſe taire.

Madame FURET.

Fort bien, fort bien. Ne diſons rien.
Qand nous ſçaurons tout le myſtere,
Nous ferons éclater l'affaire.
Le ſcandale eſt toujours un bien.

Madame

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours, toujours ſe taire.
Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;
Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir, il eſt peut-être déja venu. Quel embarras.

Madame FURET.

Allons, allons, ranimez votre zéle, on a amené ici tantôt devant Monſieur Dupré, Juge de la Prevôté, le jeune homme & la jeune fille; on dit qu'elle eſt du lieu. Courons nous imformer....

Madame GERTRUDE.

Eh! que vous importe ? ce n'eſt pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille! non, Dieu merci; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raiſon pour la mettre en lieu sûr; elle eſt élevée avec la plus grande ſévérité; il y a douze ans que je ne l'ai vue, mais je ſçais qu'elle eſt bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'eſt pas ma fille non plus, je prends ſoin moi-même d'Iſabelle, ainſi... bon ſoir, Madame.

Madame FURET.

Comment! bon ſoir.....

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquitte que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais, depuis quelque tems, vous êtes bien indulgente, & ſi je ne vous connoiſſois pas, j'aurois

des ſoupçons. Des femmes vertueuſes comme nous ne ſont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient beſoin d'indulgence pour elles-mêmes ; vous m'entendez.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Voilà une dangereuſe créature ! (*haut.*) & moi, ſi je ne vous connoiſſois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affut des défauts d'autrui que pour trouver des excuſes à vos propres foibleſſes, mais à Dieu ne plaiſe.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'eſt pas de ſoi qu'il faut s'occuper ; il faut s'oublier, ſe ſacrifier, pour le bien général ; eh ! tout ſeroit perverti, s'il n'y avoit pas des ames aſſez courageuſes pour démaſquer le vice. C'eſt par-là que l'on opere de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Je ſuis ſur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin ; c'eſt moi qui l'ai fait deshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conſeils on a donné tous ſes biens à d'honnêtes perſonnes qui ne ceſſeront de faire des vœux pour ſon amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

Madame FURET.

Oui, c'étoit une horreur ; & cette Madame Dou-

cet; qui joüoit le prude, n'ai-je pas découvert qu'elle étoit....

Madame GERTRUDE.

C'en eſt aſſez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne ſoyons au fait de l'aventure de la jeune Penſionnaire. Courons de ce pas chez Monſieur Dupré; il ne me cachera rien; car il doit m'épouſer.

Madame GERTRUDE.

Vous épouſer! (*à part*) je ſuis anéantie!

Madame FURET.

D'où vient cette ſurpriſe? ſi vous avez juré de ne jamais vous remarier, moi je n'ai juré de rien; eh! croyez-moi, vous ne feriez peut-être pas ſi mal de vous remarier, car....

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car? une femme prudente ne ſe marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raiſonnable ſe marie quand elle en trouve l'occaſion; c'eſt ce que j'ai bien deſſein de faire; quand ce ne feroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdiſſement.... une foibleſſe....

Madame FURET.

Une foibleſſe! je ne vous abandonne point, je paſſerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela ſe paſſe; allons, je ſuis prête à vous ſuivre, puiſque vous le voulez; (*à part.*) c'eſt le moyen de m'en défaire.

Madame FURET.

Mais non, ne vous risquez point; c'est peut-être le serein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

(*Madame Gertrude retient brusquement Madame Furet qui est prête à monter dans le Pavillon.*)

Eh! non, non. Je me sens mieux. (*à part.*) Ah! la maudite femme!

Madame FURET.

Que dites-vous?

Madame GERTRUDE.

Rien, rien, ma bonne amie, partons.

Madame FURET.

Prenons-le plus court, passons par la fausse porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. (*à part.*) C'est par-là qu'il vient; elle le rencontreroit peut-être. (*haut.*) Traversons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi?

Madame GERTRUDE.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vû plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel! sçait-on qui c'est?

Madame FURET.

Je le saurai bientôt, j'ai mes espions: comme je

dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré, je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans. Remerciez-moi de la peine que je prends pour vous..... embrassez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. (*à part.*) Ah! si je pouvois, sans blesser ma conscience!

Madame FURET, *à part*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier. (*haut.*) Allez soyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échappe à ma vigiligence,
Vous devez calmer votre esprit;
Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,
Tout ce qu'on pense.
Je pénetre tous les secrets:
J'aurai soin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh! non, non! je vous en dispense.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance....
Mais.....
Rien n'échappe à ma vigilance, &c.

(*Elles sortent.*)

SCENE IV.

DORLIS, DUPRE'.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRE'.

Te voilà encore?

DORLIS.

Elles sont parties.

DUPRE'.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babillarde.

DORLIS.

Tant mieux, tant mieux, nous voilà maîtres de la maiſon; je pourrai lui parler, n'eſt-il pas vrai?

DUPRE'.

Point du tout. Iſabelle eſt enfermée, & quand elle ne le ſeroit pas, crois-tu que ſa mere.....

DORLIS.

Ah! quelle cruelle mere!

DUPRE'.

Alle a raiſon.

ARIETTE.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille filette
Que l'amour guette.
Un moment, dès qu'on l'abandonne,
De petits Séducteurs un nombre l'environne,
Leur eſſein à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'inſtant
De ſurprendre un cœur innocent:
On le voit mépriſer un bien qu'elle regrette.
Quand ils ſont ſatisfaits,
Ainſi je répete
Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

DORLIS.

Avec votre permiſſion, mon cher oncle, que je voye s'il ne me ſera pas poſſible de lui dire un mot.

DUPRE'.

Ecoute: nous nous brouillerons très-ſérieuſement ſi tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRE'.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, Je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pousser la porte.

(Dorlis se retire dès qu'il entend Madame Gertrude.)

SCENE V.

DUPRE', Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRE'.

Ah! ma chere Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.
Tout se rassemble
Pour me troubler,
Pour m'accabler.
Je suis à plaindre,
J'ai tout à craindre;

Mais je vous vois
Pour la derniere fois.
Rompons enſemble, &c.

DUPRE'.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, affrayer votre vertu?

Madame GERTRUDE.

Ah! que les gens
Sont bien méchans!
Je n'ai point cru
Le ſiecle ſi corrompu.

DUPRE'.

Mais quel malheur imprévu
Peut ſi fort allarmer, effrayer votre vertu?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occaſion! Tentons fortune pendant qu'ils ſont là.

DUPRE'.

Que je ſache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laiſſez-moi, vous dis-je; vous n'êtes plus digne de mon eſtime.

DUPRE'.

Qu'avez-vous à me reprocher?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monſieur.

DUPRE'.

Mais encore?

Madame GERTRUDE.

Eh! bien tout, Monſieur, tout. Allez trouver

Madame Furet; elle eſt chez vous, elle vous attend.

DUPRE'.

Madame Furet!

Madame GERTRUDE.

Après tout, que m'importe? Vous êtes votre maître. Epouſez-la, Monſieur, épouſez-la.

DUPRE'.

Le Ciel m'en garde!

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez vous pas promis?

DUPRE'.

Rien. C'eſt un projet qu'elle s'eſt formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change, & l'empêcher de ſoupçonner notre liaiſon innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention ſeroit pardonnable: (*en s'adouciſſant.*) me dites vous vrai?

DUPRE'.

Je vous le proteſte.

Madame GERTRUDE.

Vous me raſſurez pour vous; mais je ne ſuis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRE'.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuſe,
Femme envieuſe,
Aigre, bigotte,
Cagotte;

Oh! c'eſt, en vérité
Trois fléaux pour l'Humanité.
Agiſſante
Par oiſiveté ;
Médiſante
Par vanité ;
Méchante
Par charité.

Oh ! c'eſt, en vérité
Trois fléaux pour l'Humanité.

DUPRE'.

Bon ! bon ! ma prudence mettroit en défaut cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je ſuis dans une agitation qui m'ôte la force de me ſoutenir.

DUPRE'.

Venez vous repoſer dans votre Pavillon.

(*Elle monte dans ſon Pavillon ; Dupré lui donne un ſiége, elle s'aſſied, ôte ſa coëffe nonchalamment & ſoupire. Dupré prend la lumiere qu'il avoit caché, la remet ſur la table, avance une chaiſe pour lui, & ſe place à côté de Madame Gertrude.*)

SCENE VI.

DORLIS, *ſeul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des murs. Ne nous rebutons point ; voyons encore par ici.

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRE.

Madame GERTRUDE.

ET ſincérement vous n'avez point d'idées de mariage ?

DUPRE'.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois ; aſſez ſouvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inſpirer ces idées ?

DUPRE'.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez..... vous n'y ſongez pas. Si vous m'épouſiez.... vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus ; l'hymen engage, & je ne ſerois plus digne de la perfection où j'aſpire.

DUPRE'.

En ſeriez-vous moins heureuſe ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent perſonne ?

DUPRE'.

Tout ce qu'elles voudroient.

ARIETTE: N°. 2.

Sans soucis, vivre pour soi,
Joüir de soi-même,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi;
C'est un bon systême.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi,
Et quand je joüis de moi-même?
Que sotte
Dévote,
Bigotte,
Jabote,
Médise,
Méprise,
S'épuise
En aigreur;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouir de soi-même,
Voilà le systême
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'est le systême
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.

Je vous croyois une ame plus dégagée....

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame; mais....

ARIETTE.

En vous voyant, il ne m'eſt pas poſſible
De réſiſter à l'attrait du plaiſir;
Si la Nature a fait mon cœur ſenſible,
Eſt-ce de moi que dépend un deſir?
Un mot flatteur qui ſort de votre bouche,
Un doux regard de ces yeux ſéduiſans,
Et cette main, cette main que je touche....

(Madame Gertrude, après s'être laiſſé toucher la main, la retire.)

Ah! tout en vous doit excuſer les ſens.

Madame GERTRUDE.

Monſieur Dupré, il eſt dangereux de raiſonner ſur ces ſortes de matieres; laiſſons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même, Madame, êtes-vous exempte des impreſſions?...

Madame GERTRUDE.

Moi!

DUPRÉ.

Vous reſpirez le parfum d'une roſe,
Et des oiſeaux le chant ſçait vous ravir.
Sur votre ſein cette gaze eſt moins cloſe
Quand vous ſentez l'haleine du zéphir.
Cueillez un fruit, c'eſt votre goût qu'il flatte;
Levez les yeux, vous admirez le jour:
Sur tous les ſens vous êtes délicate,
Et votre cœur ſe refuſe à l'amour.

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant!

DUPRE'.

Bien naturel, & quand on eſt auſſi aimable que vous....

Madame GERTRUDE.

Ah! à mon âge, on ne l'eſt plus, on ne l'eſt plus.

DUPRE'.

On ne l'eſt plus!...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela. Pour rectifier vos idées, liſez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entierement, nous ceſſerons de nous voir.

DUPRE'.

Ceſſer de nous voir! ah! liſons, liſons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE, DUPRE'.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur! le Ciel eſt tranquille
La paix regne dans cet aſyle.
Quel air pur! le Ciel eſt tranquille;
Mais, hélas!
Mon cœur ne l'eſt pas.

Madame GERTRUDE, *à Dupré.*

Qu-en dites-vous ?

DUPRE'.

Tout confirme votre ſyſtême & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure ; mais que faites-vous donc !

DUPRE'.

Rien, rien ; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baiſez ma main ? Monſieur.

DUPRE'.

Point du tout : c'eſt pour m'accoûtumer à triompher de moi-même, & c'eſt votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

ISABELLE.

Ma mere eſt ici avec quelqu'un !

DUPRE'.

Et ces yeux ſi doux, que vous avez la bonté de fixer ſur les miens ; ces yeux, où je crois voir la pureté du Ciel, ce n'eſt pas eux que j'admire ; c'eſt encore votre ame, c'eſt cette candeur, cette vertu !

Madame GERTRUDE.

Paſſe pour cela.

DUPRE'.

Malgré la douleur de votre veuvage, vous êtes encore....

Madame GERTRUDE, *en ſoupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

ISABELLE.

Ma mere ſoupire, elle a du chagrin.

DUPRE'.

Me trouvez vous encore ſi coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puiſque vous penſez enfin comme je le deſire ; Dupré, mon cher Dupré, vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere eſt heureuſe ; que je ſuis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE, DUPRE'.

DORLIS.

TOUTES mes recherches ſont inutiles : mais, c'eſt elle, c'eſt elle-même ; quel bonheur ! St, ſt !

(Il tire Iſabelle par la robe ; elle fait un cri.)

ISABELLE.

Ahi ! *(Dorlis s'enfuit.)*

Madame GERTRUDE.

(A Dupré.) Diſparoiſſez pour un moment.

(Dupré ſe ſauve par la fauſſe porte du Pavillon.)

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici ma fille?

ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée, j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendu dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

(*à part.*) J'ai oublié de la fermer; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. (*haut.*) Vous êtes descendue sans ma permission?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez?

ISABELLE.

Oui, ma mere; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer; cela m'a fait de la peine: & puis vous avez dit que vous étiez heureuse; cela m'a fait plaisir: & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire; avez-vous vû quelqu'un avec moi?

ISABELLE.

Non, mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit! & que me disoit-on?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez, allez; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah! ma mere, restons encore un moment: je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux? Est-ce Monsieur Dupré, le Juge de la Prevôté?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée! l'avez-vous vû?

ISABELLE.

Non; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je? Heureusement elle est simple, & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc, ma mere?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler; c'est un mystere que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment....

ISABELLE.

Il est tout fait; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendu eſt celle de Monſieur Dupre, ſans être la ſienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez vous pas lû le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah! oui; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes, des Eſprits Aëriens, des Intelligences, cela m'a amuſée ; mais eſt-ce que tout cela eſt vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite ſans reproche, quand la vertu ſeule a toujours dirigé nos actions & nos moindres penſées, ô ma chere fille, notre ame alors s'éleve au-deſſus d'elle-même ; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences ſupérieures à notre être, qui nous conſolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand beſoin auſſi de conſolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Deſirez-vous quelque choſe ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Je n'en ſçais rien, mais...

ARIETTE.

Un ſecret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au ſommeil ;
Et le matin à mon réveil ;
Je ſuis plus inquiette encore.
Je ne ſçais d'où vient ma langueur ;
Mais je ſoupire,
Mais je deſire.
Si rien ne ſatisfait mon cœur,
Maman, Maman ; quel eſt donc le bonheur ?

Madame GERTRUDE.

Ma fille, éloignez ces idées ; ce ſont des piéges de mauvais Génies.

ISABELLE.

Des mauvais Génies ! vous me faites trembler. Il eſt bien mieux de s'entretenir, comme vous, avec des Sylphes, des Eſprits purs ; mais je n'imagine pas comment des Eſprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes, & nous apparoiſſent ordinairement ſous une figure qui nous eſt familiere, comme celle d'un parent, d'un ami.

ISABELLE.

Comme celle de Monſieur Dupré ?

Madame GERTRUDE.

Oui, oui.

ISABELLE.

Et que dit Monſieur Dupré, quand on lui prend ſa figure?

Madame GERTRUDE.

Il n'en ſçait rien, ce n'eſt qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir juſqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on eſt ſage.

ISABELLE.

Ah! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu! Mais ſi je ſuis bien ſage, bien ſage, aurai-je auſſi une Intelligence?

Madame GERTRUDE.

Je l'eſpére, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un ſi rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui; c'eſt-là, ma chere enfant, que l'on trouve un abri ſûr contre le ſouffle empoiſonné d'un monde dangéreux.

ARIETTE.

Comme une roſe,
La naïve pudeur,
Quand on l'expoſe,
Perd bientôt ſa fraîcheur.
Ah! pour flétrir l'éclat d'une ſi rare fleur,
Il faut ſi peu de choſe!
Conſerve donc l'honneur.
Comme une roſe.

ISABELLE.

Mais au Couvent, il y a donc auſſi des Eſprits Aëriens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoiſſent en ſonge.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous, quand, tout à l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laiſſons cela, ma fille. Il eſt tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une choſe à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on ſçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non. Je ne ferois qu'exciter l'envie, & comme tout le monde n'eſt point digne de la faveur que je reçois, je dois en faire un myſtere pour n'humilier perſonne.

ISABELLE.

Ah ! que c'eſt bien dit, maman ! je vais méditer là-deſſus juſqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'eſt fort bien ; mais laiſſez-moi, j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard, votre ſanté m'inquiette; retirons-nous enſemble.

Madame GERTRUDE.

Suit. (*à part.*) Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille! je prends mon parti; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chere que tout.

ISABELLE.

Mais, qu'eſt-ce que vous avez donc? vous parlez toujours toute ſeule.

Madame GERTRUDE.

Paix! je n'ai pas encore fait ma ronde, je vais voir ſi tout eſt bien fermé; attendez-moi là & ne quittez point que je ne vous appelle, ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Iſabelle réfléchit; &, pendant ce tems, Dorlis paroît & ſuit des yeux Madame Gertrude; enſuite il revient & ſe cache derriere un arbre.*)

HELAS! que je n'ai aſſez de vertu pour mériter comme ma mere!.... Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle ſe promene dans le fond du jardin! profitons de l'occaſion.

DORLIS.

ARIETTE.

Isabelle, Isabelle!

ISABELLE.

Qui m'appelle? qui m'appelle?

DORLIS.

O ma chere Isabelle!
Ne craignez rien d'un cœur fidele.

ISABELLE.

Que ces accens me semblent doux!

DORLIS.

Ne craignez rien d'un cœur fidele:
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour vous.

ISABELLE, *à part.*

Flatteuse espérance!
(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux,

DORLIS, *paroissant.*

Momens délicieux!

ISABELLE, *étonnée.*

C'est Dorlis ou son apparence.
Je ne sçais si c'est une erreur;
Mais ces traits sont chers à mon cœur.

DORLIS.

Approuvez ma sincere ardeur;
Ces instans sont chers à mon cœur.

ISABELLE.

Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Raſſurez vous, l'amour qui m'anime.. ...

ISABELLE.

L'amour qui vous anime !. L'amour, eſt-ce une Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper ! ô Ciel ! Oui, c'eſt l'Intelligence la plus pure... Oui, c'eſt l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénétre mes ſens, qui entraine vers vous toutes mes penſées, tous mes deſirs, & qui s'empare enfin pour vous ſeule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en eſt une, c'en eſt une; je n'en puis plus douter, (*haut.*) & c'eſt pour moi, pour moi ſeule.... que je ſuis heureuſe !

DORLIS.

Heureuſe ! je ſuis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez ; c'eſt moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc aſſez ſage, aſſez vertueuſe, pour....

DORLIS.

Aſſez ſage, aſſez vertueuſe, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impoſe, réprime l'audace.... Et qui ſeroit capable.... Ma chere Iſabelle, conſervez toujours ces précieuſes qualités qui vous rendent auſſi reſpectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'eſt peu de choſe ; ma vertu, (*en ſou-*

pirant.) c'eſt tout ; & j'ai bien deſſein de la conſerver auſſi toujours, puiſqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des ſcrupules.

DORLIS.

Quoi ?

ISABELLE.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terreſtres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois, vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

DORLIS, *allarmé.*

Comment ?

ISABELLE.

Mais oui, ce jeune Dorlis dont vous m'offrez les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vû ſans une certaine émotion. Je n'ai jamais ceſſé de penſer à lui. Ne ſont-ce pas là des idées terreſtres ?

DORLIS.

Ah !

ISABELLE.

Ne vous fâchez pas, je vous avoue tout.

DORLIS.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'eſt qu'un.

ISABELLE.

J'entends : (*à part.*) c'eſt lui ſans être lui, nous y voilà. (*haut.*) Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

DORLIL, *à part.*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchante.

ISABELLE.

Vous venez donc pour me conſoler dans les amertumes de la vie ?

DORLIS.

Vous avez des chagrins ?

ISABELLE.

Je n'en ai plus, je vous vois. A propos, réjouissons-nous, j'entre demain au Couvent ; c'est-là que l'on est plus vertueuse, n'est-ce pas ?

DORLIS, *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

ISABELLE.

Demain pour toujours ; je ne suis fâchée que d'une chose, c'est de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas dans mes chagrins, votre image me suivra par-tout, vous m'apparoîtrez dans mes songes, ou comme vous voudrez, pourvû que cela n'humilie personne.

DORLIS, *à part.*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. *(haut.)* Non, vous n'irez pas au Couvent ; & si vous m'aimez....

ISABELLE.

Si je vous aime ! je ne suis pas ingrate ; maman me gronderai, si je ne vous aimois pas.

DORLIS.

Vous m'aimez, votre mere approuve... vous irez au Couvent... tout cela se contredit. On vous trompe & vous consentiriez....

ISABELLE.

Si ma mere le veut, il faut que je lui obéisse, & pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous ?....

DORLIS, *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui désobéirez pas, je sais

des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution: vous & moi nous serons unis.

ISABELLE.

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le serons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux; venez donc la persuader vous-même: elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas tems encore, il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

DUO.

ISABELLE.	DORLIS.
Il tient ma main, il la baise, il la serre.	
Où suis-je? O ciel! mon esprit enchanté!	Rien n'est égal à cette volupté
Venez, venez. O ma mere! ma mere!	Il n'est pas nécessaire:
Soyez témoin de ma félicité.	Ne troublez point notre félicité.
Je n'ai rien de caché pour elle:	
C'est mon exemple, mon Modele.	
Ma mere ne veut que mon bien.	Je veux aussi le vôtre.
ISABELLE.	
Eh bien! eh bien!	
Il tient ma main, il la baise, il la serre, &c.	

(Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vû de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré, qui l'emmene en lui disant :) Qu'as-tu fait ? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere enfant ?

ISABELLE.

Ah ! ma mere, permettez que je vous embrasse. Votre fille est digne de vous.

Madame GERTRUDE.

J'en suis bien-aise, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons, que tous vos conseils.

Madame GERTRUDE.

Vous m'enchantez, mais quelle agitation ! ...

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh ! pour le coup, vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne savez pas, ma mere, vous ne savez pas ; j'ai aussi une Intelligence, moi !

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour, l'Amour est une Intelligence ; n'est-il pas vrai ?

Madame GERTRUDE.

L'Amour, dites-vous ?

ISABELLE.

ARIETTE.

Aimer, ſentir, penſer, connoître,
Sur-tout aimer ;
C'eſt prendre un être,
C'eſt s'animer.

Madame GERTRUDE.

Vous m'épouventez ; expliquez donc ce myſtere.

ISABELLE.

Il eſt-là. Où êtes-vous ? revenez dônc, voilà ma mere.

SCENE XIII.

DUPRE', DORLIS, Madame FURET, Mad. GERTRUDE, ISABELLE.

Madame FURET.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laiſſé votre porte ouverte, il eſt entré un voleur ici ; cherchez, Meſſieurs, cherchez.

DUPRE'.

Doucement, Meſſieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous (*à Dorlis.*) reſte là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théatre.*)

Madame FURET.

C'eſt Monſieur Dupré !

Madame GERTRUDE.

Je ſuis confondue. (*à Iſabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTRUDE.

Partez.

(*Iſabelle, en ſe retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*)

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRE'.

Il eſt permis de venir voir ſa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. (*à Madame Furet.*) Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'eſt demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y penſez-vous?

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point; n'eſt-ce pas moi que vous deviez épouſer?

DUPRE'.

Vous étiez dans l'erreur; c'eſt Madame.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc?

DUPRE'.

Sans doute; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah traitre! j'étouffe de colere!

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier?

Madame GERTRUDE.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt; &, de plus, on se trouve quelquefois obligé par des circonstances....

Madame FURET.

Des circonstances! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille! la voilà avec un jeune homme.

DUPRE'.

Il n'y a rien d'étonnant. (*à Dorlis & à Isabelle.*) Approchez: mon neveu épouse Isabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouse ma fille?

DUPRE'.

Eh! oui. (*bas à Madame Gertrude.*) La réputation, l'honneur....

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouse.

DORLIS, *à Madame Gertrude.*

Ah! Madame!

DUPRE'

DUPRE'.

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je ſerai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taiſez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du myſtere ; de plus, des circonſtances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perverſité ! c'eſt ce qui me conſole. Je publierai par-tout votre hiſtoire avec des couleurs.... laiſſez-moi faire. C'eſt une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'eſcapade de la petite Penſionnaire.

DUPRE'.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais ſçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien ſouvent ſur ſon propre danger. Apprenez que la Penſionnaire enlevée eſt votre fille, & que ſon raviſſeur eſt le jeune homme que vous avez fait déshériter ſi charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme (*elle ſort.*)

SCENE XIV. & *derniere.*

DUPRE', Madame GERTRUDE, ISABELLE.

DUPRE', *à Madame Gertrude.*

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a

rien à ſe reprocher, il eſt en nous-mêmes. C'eſt une vérité dont j'eſpere bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'eſt demain que doit ſe faire notre mariage?

DUPRE'.

Abſolument.

Madame GERTRUDE.

C'en eſt fait, je me réſigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me réſigne auſſi comme ma Mere.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raiſons pour vous parler tantôt comme j'ai fait; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épouſez Dorlis, le neveu de Monſieur.

DUPRE'.

Qui n'eſt point une Intelligence.

DORLIS.

Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

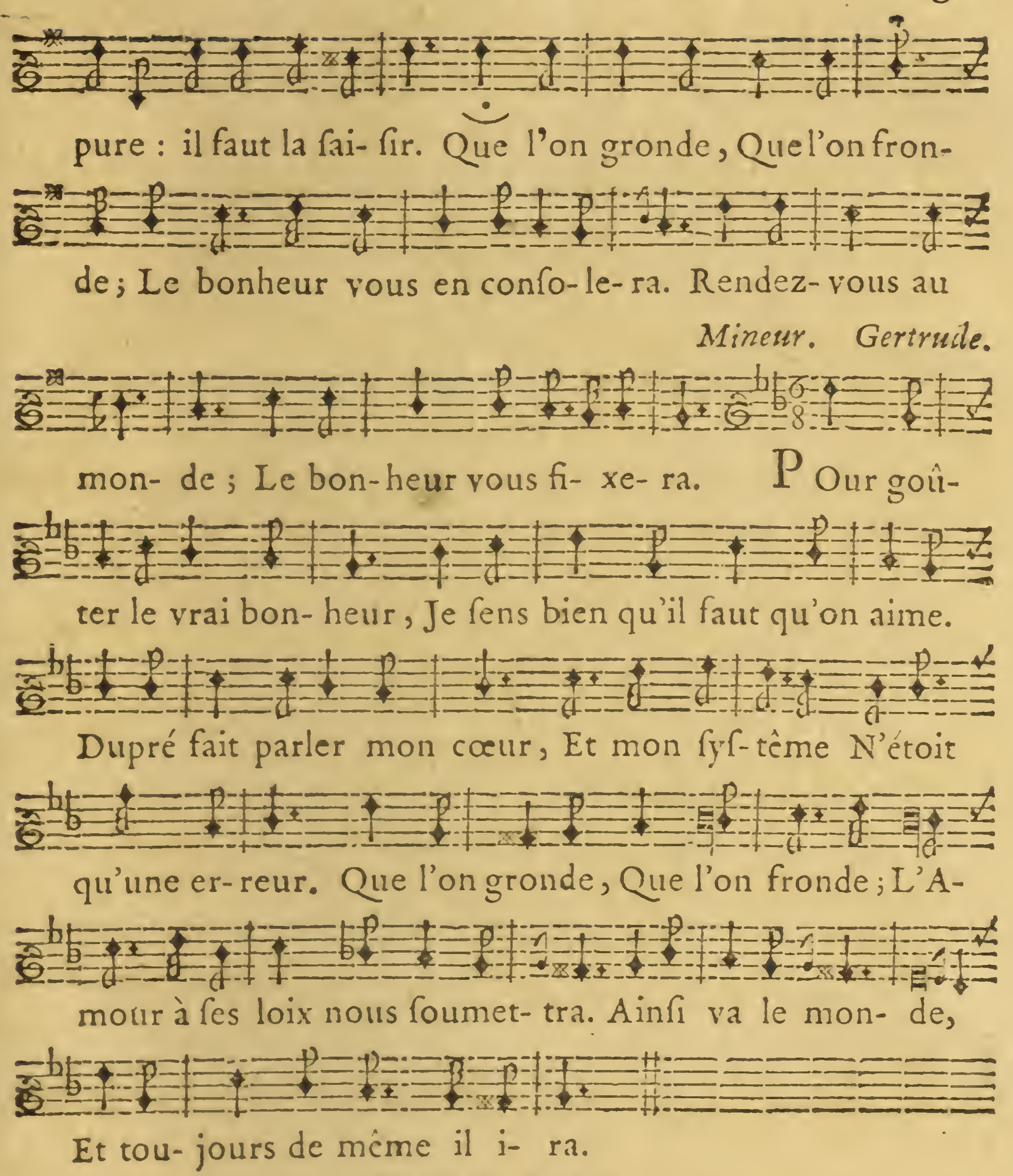
DUPRE'.



Pour nous eſt fait le plai- ſir; Tout enfin nous en



aſ- ſû- re. Rien de trop; ſçavoir jou- ir; C'eſt volup- té



DORLIS.

La beauté doit nous charmer :
C'est la loi de la Nature.
Nos cœurs sont faits pour aimer.
En vain la censure
prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainsi va le monde,
Et toujours de même il ira.

ISABELLE.

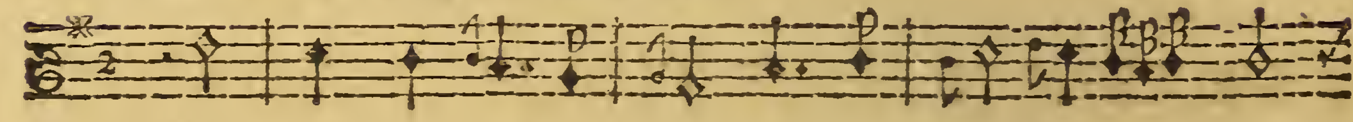
J'avois toujours ignoré
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monsieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je sens que toujours il me plaira;
Et devant le monde
Votre exemple m'excusera.

Madame GERTRUD, *au Public.*

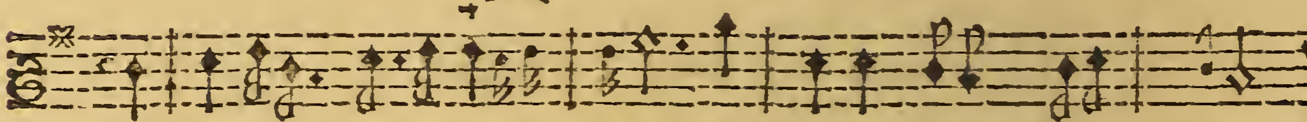
Notre ouvrage est imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne Furet,
Un Censeur caustique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le consolera.

FIN DU VAUDEVILLE.

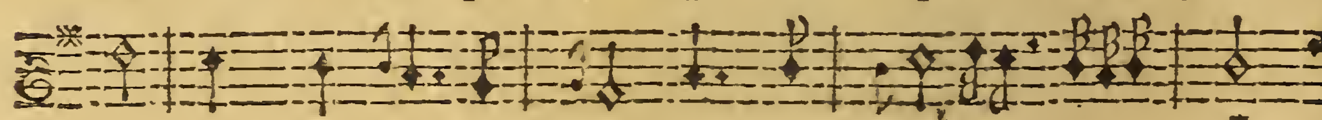
N° I. *Gracioso e moderato.*



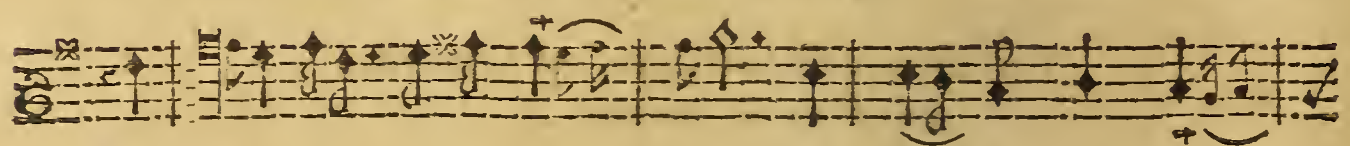
O nuit, charmante nuit! sois pro-pice à l'A- mour;



Et tu se- ras pour moi plus belle qu'un beau jour.



O nuit, charmante nuit! sois pro-pice à l'A- mour;



Et tu se- ras pour moi plus bel-le qu'un beau



jour. Dormez, dor- mez, Cœurs in- ſen- ſibles Et

laiſſez-nous jouir des plus heureux mo- ments. O nuit!

ſous tes om- bres pai- ſibles, Aſ- ſou- pis les ja-

loux, E- veil- le les a- mans At- tire en ce lieu ſo- li-

taire, L'ob- jet de mes plus chers de- ſirs; Cache l'A-

mour & ſes plai- ſirs Sous le voile é- pais du myſ- te-

re. Mon cœur lan- guit ſans eſ- pé- ran- ce. Quels

maux on éprouve en ai- mant! Mais je pré- fe- re mon

tourment. Au né- ant de l'indif- fé- ren- ce O nuit,

charman-te nuit! ſois propi- ce à l'A- mour; Et tu

ſe- ras pour moi plus bel- le qu'un beau jour.

Nº 2. *Poco Andante.*

SAns ſouci vi- vre pour ſoi, Jouir de ſoi- mê- me ;

Faire du tems un bon emploi ; Etre heureux : voi- là ma

loi ; C'eſt un bon ſyſ- tê- me. Qu'importe ce qu'on dit

de moi, Qu'importe ce qu'on dit de moi, Quand du

tems je fais bon emploi, Et quand je jouis de moi-

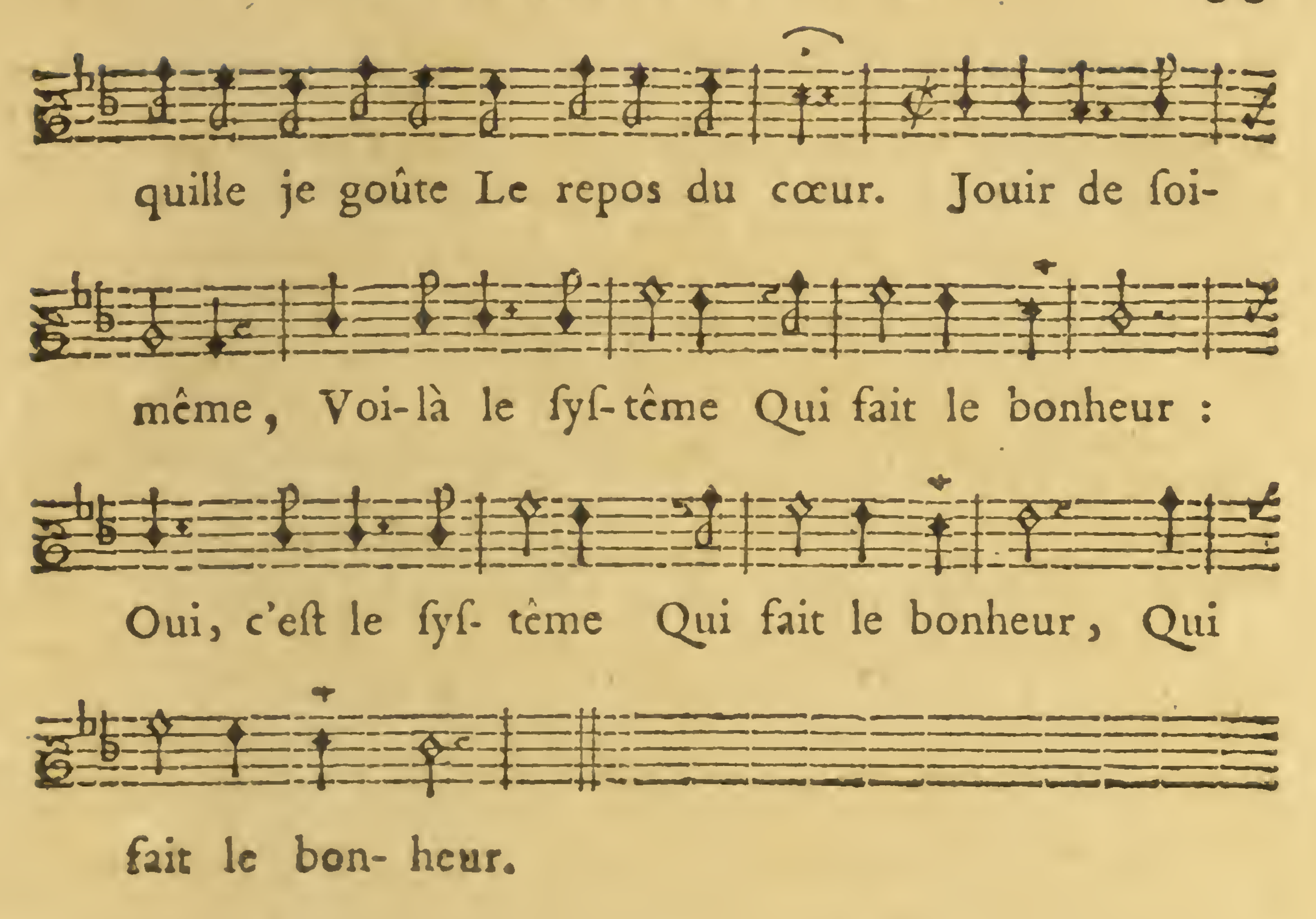
mê- me ? Qu'importe ce qu'on dit de moi, Qu'importe

ce qu'on dit de moi, Quand du tems je fais bon emploi,

Et quand je jouis de moi- mê- me ? Que Sot- te, Ca-

go- te, Bi-go-te, Ja- bote, Mé- diſe, Mé-priſe, S'épuiſe;

en aigreur ; Jamais je n'écou-te Sa vaine clameur. Tran-



APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Iſabelle & Gertrude ou les Sylphes ſuppoſés* ; & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 20 Août 1765.

MARIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE.

MARIE-THERESE par la grace de Dieu, Impératrice des Romains, Reine d'Hongrie, de Boheme, &c. Archiducheſſe d'Autriche, Ducheſſe de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, &c. Comteſſe de Flandres, &c. Dame de Malines, &c. Ducheſſe de Lorraine & de Baar, &c. &c. A nos Très-chers & Féaux les Chancellier & Gens de notre Conſeil ordonné en Brabant, & tous autres nos Vaſſaux, Juſticiers, Officiers, & Sujets de notre-dit Pays de Brabant & d'Outremeuſe ou leurs Lieutenans; SALUT ŞÇAVOIR FAISONS, que nous avons reçu la ſupplication de JEAN JOSEPH BOUCHERIE, Libraire en notre Ville de Bruxelles, & Imprimeur de la Comédie Françaiſe, contenant qu'il ſouhaitoit de pouvoir imprimer, vendre, & débiter toutes les piéces qui n'avoient point été repréſentées ſur le Théa tre de cette notre-dite Ville de Bruxelles, raiſon de ſon recours vers nous : ſuppliant très-humblement que fuſſions ſervies de lui accorder le Privilege excluſif à ce néceſſaire pour le terme de ſix ans, par Acte. *Pour ce eſt-il*, que nous ce que déſſus conſideré, inclinant à la démande du Suppliant, lui avons permis, octroyé, & conſenti, octroyons & conſentons par cette qu'il pourra imprimer toutes les Piéces de Spectacle qui n'ont point été repréſentées ſur le Théatre de nôtre dite Ville de Bruxelles, & les diſtribuer dans l'étenduë de noſdits Païs de Brabant & d'Outremeuſe où bon lui ſemblera, pendant le terme de neuf ans conſécutifs, bien entendu que ledit Suppliant fera conſter au Cenſeur ordinaire que la Repreſentation d'icelles ſoit permiſe. Et afin que le Suppliant ne ſoit fruſtré de ſon travail & peine, avons défendu & interdit, defendons & interdiſons à tous autres Imprimeurs & Libraires d'imprimer ou contrefaire les mêmes Piéces avant la premiere Repréſentation pendant le ſuſdit terme de neuf ans conſecutifs, ou ailleurs étant imprimés & contrefaits, les introduire ou vendre en noſdits Païs de Brabant & d'Outremeuſe, à peine de confiſcation d'iceux & en outre d'encourir l'amende de trente florins pour chaque Exemplaire, à forfaire par le contreventeur, applicables, la moitié à notre profit, & l'autre moitié au profit du Suppliant, lui permettant à cet effet de faire ſaiſir tous les exemplaires qui contre & ſans ſa volonté & conſentement ſeront imprimés ; voulant ulterieurement que les preſentes ou Extrait d'icelles étant imprimés dans chaque Exemplaire ſeront tenus pour duëment inſinués : vous mandons & commandons à chacun de vous pour autant & ainſi qu'il lui appartiendra, que faſſiez & laiſſiez ledit Suppliant pleinement & paiſiblement jouir & uſer de notre préſente grace, congé & licence en forme & maniere comme dit eſt : Car ainſi nous plait-il, donné en notre Ville de Bruxelles ſous notre grand Scel ce 21. de Mars 1757. *vt.* ROB. *Etoit ſigné*

J. F. MOSTINCK.